

## Le petit Hans

### Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans

#### Introduction

*Le suivi de ce cas a été réalisé sur près de 3 ans par le père de Hans, médecin et ami de Freud. Pour Freud, l'analyse de la névrose d'un adulte conduit à faire des hypothèses sur la sexualité de l'enfant. Pour Freud, le suivi d'un tel cas permet « d'observer directement chez l'enfant, dans toute leur fraîcheur vivante, ces impulsions sexuelles et ces formations édifiées par le désir que nous défouissons chez l'adulte, avec tant de peine ».*

#### Résumé du cas

Vers 3 ans, Hans manifeste un grand intérêt pour son sexe (« Fait-pipi »). Lorsqu'il est surpris par sa mère en train de le toucher, elle lui dit : « Si tu fais ça, je ferai venir le Dr A... qui te couperas ton fait-pipi. Avec quoi feras-tu alors pipi ? ». Son intérêt se porte également sur le fait-pipi de sa mère, de son père ou des animaux.

A 3 ans 1/2, naissance d'une petite sœur. L'événement est attribué à la cigogne. Hans découvre les cuvettes pleines d'eau sanglante et dit : « Il ne sort pas de sang de mon fait-pipi à moi ». Après quelques mois de jalousie, Hans reprend de l'assurance en constatant que sa sœur n'a qu'un tout petit fait-pipi.

A 3 ans et 9 mois, il joue avec 2 filles d'environ 10 ans. Freud note son inconstance et une prédisposition à la polygamie !

A 4 ans, il embrasse sans cesse son cousin de 5 ans, Freud relève : « Ceci est le premier et non le dernier trait d'homosexualité que nous rencontrons chez Hans. »

Hans se couche parfois entre son père et sa mère. C'est pour lui, comme pour tout autre enfant, une source d'émois érotique.

« Hans a 4 ans et 3 mois. Ce matin, sa mère lui donne son bain quotidien et, après son bain, elle le sèche et le poudre. Comme elle est en train de poudrer autour de son pénis, en prenant soin de ne pas le toucher, Hans demande : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? » Maman— Parce que c'est une cochonnerie. Hans— Qu'est-ce que c'est ? Une cochonnerie ? Pourquoi ? Maman— Parce que ce n'est pas convenable. Hans (riant)— Mais très amusant ! »

Il se lève un matin en larmes et dit à sa mère : « Pendant que je dormais, j'ai cru que tu étais partie et que je n'avais plus de maman pour faire câlin avec moi ».

Au même âge, il développe une peur panique des chevaux et craint notamment de se faire mordre les doigts. Comme il en rêve la nuit sa mère lui demande : « Peut-être touches-tu avec ta main ton fait-pipi ». Il répond « Oui tous les soirs quand je suis dans mon lit ».

Le père suggère : « Tu sais, si tu ne mets plus la main à ton fait-pipi, la bêtise (phobie des chevaux) deviendra sûrement plus faible ». Puis il lui dit : « Afin que tu n'en aies pas envie, tu dormiras ce soir dans un sac. »

#### Document

« Au cours de l'analyse d'un cas, il est impossible d'obtenir une impression nette de la structure et du développement de la névrose. Ceci est le fait d'un travail synthétique auquel il faut ensuite se livrer. Si nous tentons une pareille synthèse de la phobie de notre petit Hans, nous prendrons pour point de départ la description de la constitution de Hans, de ses désirs sexuels prédominants et des événements ayant précédé la naissance de sa petite sœur, toutes choses ayant déjà été rapportées dans les pages précédentes de ce travail.

L'arrivée de cette sœur apporta dans la vie de Hans bien des éléments nouveaux qui ne lui laissèrent dès lors plus de repos. D'abord, un certain degré de

privation: au début, une séparation temporaire d'avec sa mère, plus tard, une diminution permanente des soins et de l'attention qu'elle lui donnait, attention et soins qu'il dût s'habituer à partager avec sa sœur. En second lieu, une reviviscence des plaisirs qu'il avait éprouvés quand on prenait soin de lui bébé, reviviscence due à tout ce qu'il voyait sa mère faire à sa petite sœur. Le résultat de ces deux influences fut l'intensification de ses besoins érotiques qui, en même temps, commencèrent à ne pouvoir se satisfaire complètement. Il se dédommagea de la perte que lui avait causée l'arrivée de sa sœur en s'imaginant avoir des enfants lui-même et tant qu'il fut à Gmunden — lors de son second séjour— et pût jouer réellement avec ces enfants, son besoin de tendresse trouva une dérivation suffisante. Mais, revenu à Vienne, il se retrouva seul, reporta toutes ses exigences sur sa mère et dût subir des privations nouvelles, ayant été exilé de la chambre de ses parents depuis l'âge de 4 ans 1/2. Son excitabilité érotique intensifiée s'exprima alors en fantasmes qui évoquèrent dans sa solitude les camarades de jeu de l'été écoulé et, en satisfactions autoérotiques régulières de par l'excitation masturbatoire des organes génitaux.

En troisième lieu, la naissance de sa sœur incita Hans à un travail mental que, d'une part, il ne pouvait mener à bonne fin et qui, d'autre part, devait l'entraîner dans des conflits affectifs. Le grand problème se posa alors pour lui: *d'où viennent les enfants ?* le premier problème peut-être dont la solution fasse appel aux forces mentales de l'enfant, le problème dont l'énigme du Sphinx de Thèbes n'est sans doute qu'une version déformée. Hans rejeta l'explication qu'on lui proposait: la cigogne aurait apporté Anna. Il avait en effet remarqué que sa mère avait grossi pendant les mois ayant précédé la naissance de la petite fille, qu'elle s'était alitée, avait gémi pendant que la naissance avait lieu et était redevenue mince quand

# DOCUMENT

elle s'était relevée. Il en conclut par conséquent qu'Anna avait été dans le corps maternel et en était sortie comme un *lumf*. Hans pouvait se représenter l'acte d'enfanter comme une chose agréable en le rapportant à ses propres premières sensations agréables lorsqu'il allait à la selle il pouvait donc doublement souhaiter d'avoir lui-même des enfants d'une part afin d'avoir le plaisir de les enfanter, d'autre part afin de les soigner (ceci en vertu d'une sorte de plaisir «par représailles»). Il n'y avait dans tout cela rien pouvant mener Hans à des doutes ou à des conflits.

Mais autre chose là encore ne pouvait manquer de troubler Hans. Le père devait avoir joué un rôle dans la naissance de la petite Anna, car il déclarait que Hans et Anna étaient ses enfants. Cependant ce n'était pas le père, mais la mère, qui les avait mis au monde. Et ce père gênait Hans dans ses rapports avec sa mère. Quand il était là, Hans ne pouvait pas coucher avec sa mère, et quand celle-ci voulait prendre Hans dans son lit, le père se mettait à crier. Hans avait éprouvé combien tout allait à souhait quand son père était absent, et le désir de se débarrasser de son père n'était que justifié. C'est alors que cette hostilité de Hans se trouva renforcée. Le père lui avait en effet conté le mensonge de la cigogne et lui avait par là rendu impossible de demander des éclaircissements sur ces sujets. Il n'empêchait pas seulement Hans d'être dans le lit de sa mère, il lui refusait encore le savoir dont Hans avait soif. Il mettait Hans à son désavantage dans les deux directions et ceci évidemment dans un but de profit personnel.

Cependant ce père, que Hans ne pouvait s'empêcher de haïr comme un rival, était le même que Hans avait aimé de toujours et qu'il devrait continuer à aimer; ce père était son modèle, il avait été son premier camarade de jeu et avait pris soin de lui dès ses premières années: voilà ce qui donna naissance au premier conflit affectif, tout d'abord insoluble. En conformité avec l'évolution qu'avait suivie la nature de Hans, l'amour devait commencer par prendre la haute main et par réprimer la haine sans pouvoir cependant la

supprimer, car cette haine recevait sans cesse un aliment nouveau de par l'amour de Hans pour sa mère. Mais le père ne savait pas seulement d'où venaient les enfants, il faisait aussi quelque chose pour les faire venir, cette chose que Hans ne pouvait qu'obscurément pressentir. Le «fait-pipi» devait avoir quelque chose à faire là-dedans, car celui de Hans éprouvait une excitation chaque fois que Hans pensait à ces choses —et ce devait être un grand «fait-pipi», plus grand que celui de Hans. Si Hans prêtait attention à ses sensations prémonitoires, il devait supposer qu'il s'agissait d'un acte de violence à faire subir à sa mère ; casser quelque chose, pénétrer dans un espace clos —telles étaient en effet les pulsions qu'il sentait en lui. Mais bien que les sensations éprouvées dans son pénis l'eussent ainsi mis sur la voie de postuler le vagin, il ne pouvait pourtant pas résoudre l'énigme, puisqu'à sa connaissance n'existait rien de semblable à ce que son pénis réclamait; tout au contraire, la conviction que sa mère possédait un «fait-pipi» tel que le sien barrait le chemin à la solution du problème. La tentative de résoudre ce problème: que fallait-il faire à maman pour qu'elle eût des enfants? se perdait dans l'inconscient, et les deux pulsions actives, l'hostile contre le père comme la sadiquement tendre envers la mère, restaient sans emploi, l'une en vertu de l'amour coexistant à côté de la haine, l'autre du fait de la perplexité découlant des théories sexuelles infantiles.

C'est ainsi, en m'appuyant sur les résultats de l'analyse, que je suis obligé de reconstruire les complexes et désirs inconscients dont le refoulement et la reviviscence produisirent la phobie du petit Hans. Je le sais, j'attribue ainsi de grandes capacités mentales à un enfant de 4 à 5 ans, mais je me laisse guider par ce que nous avons récemment appris et je ne me tiens pas pour lié par les préjugés de notre ignorance. Peut-être eût-on pu utiliser la peur de Hans du «Charivari fait avec les jambes» afin de combler encore des lacunes dans le dossier de notre démonstration. Hans, il est

vrai, déclara que cela lui rappelait le moment où il donnait des coups de pied en tous sens quand on voulait l'obliger à interrompre ses jeux pour aller faire *lumf*, ce qui met cet élément de la névrose en rapport avec le problème suivant: maman a-t-elle des enfants parce que ça lui plaît ou parce qu'elle y est forcée? Mais je n'ai pas l'impression que ceci rende entièrement compte du «charivari fait avec les jambes». Le père de Hans ne fut pas à même de confirmer mon soupçon que l'enfant eût observé un rapport sexuel de ses parents lorsqu'il dormait dans leur chambre, et qu'une réminiscence de cette scène se réveillât ainsi en lui. Contentons-nous donc de ce que nous avons pu découvrir.»

S. Freud  
Cinq psychanalyse

a

## Questions

Selon Freud, comment expliquer la fascination de Hans pour son «fait-pipi» et celui de son entourage (père, mère, chevaux,...) ?

Par quel phénomène Hans ne peut-il exprimer toutes les questions qu'il se pose au sujet de la sexualité, de la grossesse de sa mère ou de la naissance de sa petite sœur ?

Quelles sont ses craintes et comment les extériorise-t-il ? Comment la psychanalyse pourrait-elle néanmoins accéder au non-dit de Hans ?